



Les lézards serpentent  
entre les cailloux,  
les serpents lézardent  
sur la pierre.

## Chiffres-clés

- Les Hauts-de-France comptent **9 600 hectares** de pelouses calcicoles (dont le tiers pour le seul camp militaire de Sissonne !), ce qui correspond à la taille de Paris *intra-muros*... mais à seulement **0,3 %** de la superficie régionale.
- Les pelouses calcicoles accueillent environ **50 %** des espèces d'orchidées des Hauts-de-France (**22 espèces** sur 42).

## Dans la région

La surface dédiée aux pelouses calcicoles peine à atteindre la barre symbolique des 10 000 hectares. Un comble pour une région dont le sous-sol est dominé par la craie. Mais voilà, les limons\* s'en sont mêlés, et sur les plateaux, leur épaisseur ne laisse aucune place à la concurrence. Étouffée, la craie s'en remet donc à la pente pour affleurer. Dans les Hauts-de-France, les pelouses calcicoles ont un faible pour les coteaux.

Et les coteaux, eux, ont souvent un faible pour les cours d'eau. Leur pouvoir érosif fut précieux lorsqu'il a fallu entailler le plateau crayeux. On pense évidemment à la Somme, qui s'est appuyée sur la fonte des eaux à la fin de la période glaciaire (il y a plus de 10 000 ans) pour façonner les versants de sa vallée. Le résultat est impressionnant : Montagne de Frise, Mont Clairon, larris\* de Liercourt et de Bourdon, quel cours d'eau n'a jamais rêvé d'une telle escorte ? En creusant son lit dans le sud du Vimeu, le Liger s'est lui aussi bien entouré : les pelouses d'Inval-Boiron, du Mazis, du Quesne et de Saint-Aubin-Rivière ont fière allure. Elles accueillent l'Orchis pyramidal et des **Ophrys** tantôt **frelons**, tantôt araignées. Elles hébergent également la Germandrée des montagnes, qui a elle aussi de faux airs d'orchidée (les Orchis et les Ophrys en sont vraiment !). Que dire de la vallée de la Verdonnelle, dans le sud de l'Aisne, et de ses flancs qui attirent l'Hespérie des Potentilles et la Mélitée du Mélampyre ? Ces deux papillons sont si rares dans la région. Comment ne pas citer, enfin, le camp militaire de Sissonne (en Champagne) ? Il n'a rien d'un coteau, il ne doit rien aux cours d'eau, mais qu'importe. C'est un tel réservoir de biodiversité ! Il est si riche en faune et en flore qu'il peut se permettre d'alimenter les coteaux du Laonnois. On lui en sait gré ; dans les Hauts-de-France, les pelouses calcicoles sont tellement morcelées. Un petit paquet d'hectares dans le sud de l'Avesnois, quelques sites dans le Beauvaisis et sur les collines de l'Artois, et d'autres dispersés sur les cuestas\* du Boulonnais et du pays de Bray.



Un essaim d'Ophrys frelon - J.-C. Hauguel

# PELOUSES CALCICOLES

## Le patron

Dans le cercle trop fermé des pelouses calcicoles, le camp militaire de Sissonne fait exception : il concentre à lui seul le tiers de la surface qui leur est dédiée dans la région. Il y a des dizaines de sites, égarés çà et là, et il y a Sissonne.

Sissonne, c'est la Champagne pouilleuse qui termine sa course dans les Hauts-de-France, en traînant avec elle une mauvaise image (de la craie, on a déjà vu mieux pour cultiver). Mais aujourd'hui, une telle réputation n'a plus lieu d'être. Dans une région dominée par les terres agricoles, et à l'heure où la biodiversité est ébranlée, cette intrusion crayeuse est une chance. Qu'on se le dise, cette Champagne n'a de pouilleuse que le nom.

À l'échelle des plaines du nord de l'Europe, la richesse écologique du camp de Sissonne est exceptionnelle. Aussi plat soit-il, le site donne le vertige. Il est notamment l'un des derniers refuges régionaux pour quelques plantes emblématiques des steppes crayeuses : la Limoselle aquatique, l'Anémone sauvage ou encore le Sisymbre couché. La faune

n'est pas en reste. Damier de la succise, Moiré franconien, Azurés de la sarriette et de la croisette... Sissonne est une terre sainte pour les papillons de jour. L'Œdicnème criard et la Huppe fasciée (des oiseaux), tous deux nicheurs sur le site, l'ont d'ailleurs bien compris ; ils n'hésitent pas à piocher dans les stocks pour satisfaire leur appétit. La Pie-grièche écorcheur, elle, préférera chasser des micromammifères, des petits lézards et des gros coléoptères (elle empale parfois ses proies sur les épines d'un Prunellier, pour les stocker ou les dépecer), alors que le Bruant zizi se nourrira plus sobrement de graines, le Guêpier d'Europe d'abeilles, et le Torcol fourmilier de... fourmis ! Non, vraiment, tous les naturalistes vous le diront : Sissonne joue dans la cour des grands.

Et les grands, eux, jouent encore à la guerre dans le camp. En effet, les activités militaires n'ont pas cessé sur le site, et contribuent paradoxalement à entretenir sa biodiversité. Certes, les manœuvres régulières des chars dissuadent la grande faune de s'installer (notamment

les busards), mais elles limitent également la recolonisation arbustive ; la pelouse peut respirer. En outre, les cratères et les ornières inondables qui se dessinent sous le poids des engins sont susceptibles d'accueillir les pontes du Crapaud calamite, et en écorchant le sol, leurs chenilles favorisent l'expression d'une flore originale, qui attire elle-même de nombreuses espèces de papillons (la chenille au service du papillon, joli clin d'œil). Le ministère des Armées ne pouvait espérer plus belle publicité : Sissonne donne envie de s'engager.



Les savarts\* du camp militaire de Sissonne - D. Frimin

## PELOUSES CALCICOLES

### On dirait le Sud

La pelouse calcicole crée une telle ambiance méditerranéenne que l'on se prend à rêver, et il ne manque finalement que le chant des cigales pour faire de ce rêve une réalité (il existe bien une espèce de cigale dans la région, mais elle est rare, et son chant est bien différent de celui de ses cousines provençales). Pour le reste, tout y est, et nous le devons évidemment à l'omniprésence de la craie : son pouvoir drainant assèche le milieu, jusqu'à le rendre un peu poussiéreux. Nous ne sommes pas dans les Alpilles, mais presque.

La pelouse calcicole est le paradis des animaux « à sang froid ». Les lézards serpentent entre les cailloux, les serpents lézardent sur la pierre. Ils doivent se régaler à darder leur langue si près des bouquets de thym et d'origan. Entre deux bouchées de pollen ou deux gorgées de nectar, des insectes en tout genre profitent également du soleil pour se réchauffer, pendant que les orchidées, elles, mènent leur vie. Plus de quarante espèces sont recensées dans les Hauts-de-France. Certaines apprécient la fraîcheur des sous-bois, d'autres l'humidité des prairies tourbeuses et des marais, mais la moitié d'entre elles n'ont d'yeux que pour la pelouse calcicole. Par chance, ce sont souvent les plus démonstratives ; quand le milieu est ouvert\*, il faut savoir en profiter. Il y a l'Orchis mâle, réputé pour sa précocité, et le charmant Orchis moucheron. Le Limodore à feuilles avortées joue subtilement sur le rose et le violet, tandis que la Platanthère des montagnes mise sur sa blancheur immaculée. Il y a la Spiranthe d'automne, aussi rare qu'excentrique.

L'Orchis homme-pendu, lui, met tout le monde d'accord ; la forme de ses fleurs est en effet sans équivoque. Il devance de peu l'Orchis singe, qui demande un petit effort d'imagination.

Les orchidées n'ont aucune limite, et leur fantaisie ne s'arrête pas à l'esthétique. Dès le stade de la germination, elles nouent un partenariat avec un champignon qui leur apporte du carbone et d'autres nutriments

(elles n'ont pas le choix, leur embryon est dépourvu de réserves). Ce n'est pas tout : au moment de se reproduire, elles redoublent de créativité pour séduire les pollinisateurs. Les plus sages se gorgent de nectar, alors que les plus audacieuses exhibent des fleurs imitant l'abdomen d'un insecte. Certaines vont même jusqu'à émettre les phéromones qu'aurait produites la femelle pour attirer le mâle. Dans cet exercice, les **Ophrys**, qu'elles soient **abeille**, **mouche**, **araignée** ou frelon, sont de vraies spécialistes.

La pelouse calcicole nous fait voyager par procuration. Plus que de nous transporter dans le Sud, elle nous envoie dans un univers qui tient parfois de la fiction. On a beau se pincer, rien n'y fait. C'est si bon de se faire ainsi balader.

L'Orchis singe fréquente les pelouses calcicoles les plus chaudes et les plus sèches de la région. Il atteint chez nous la limite nord de son aire de répartition.

- M. Vandenbroucke



L'Ophrys mouche - K. Gillebert



L'Orchis homme-pendu - K. Gillebert

## PELOUSES CALCICOLES



L'Ophrys abeille - C. Blondel



L'Ophrys araignée - J.-C. Hauguel

### L'Arche de Noé

Les Hauts-de-France exercent un étrange pouvoir d'attraction sur les régions calcaires voisines (on ne manque pourtant pas de calcaire...). D'abord, la Champagne pouilleuse qui vient mourir au cœur de l'Aisne en nous offrant Sissonne (voir page 139). Et maintenant, la Caestienne



Mademoiselle Lucine - K. Gillebert

qui traverse la Belgique (depuis Liège !) pour nous déposer les monts de Baives, dans l'Avesnois. Si la coïncidence interpelle, ne la condamnons pas. Sissonne nous a démontré de quoi il était capable, voyons ce que Baives a à nous dire. Ce deuxième acte est plein de promesses.

La Réserve naturelle régionale des monts de Baives est une petite pépite naturelle d'à peine vingt hectares. Située aux confins du département

du Nord, elle représente une véritable terre d'asile pour les espèces ne supportant pas le schiste environnant, ou appréciant le calcaire, tout simplement. Dans les prairies, le Genévrier commun et le Dompte-venin officinal se serrent les coudes pour rompre l'isolement. Au-delà de Baives, c'est le vide : leurs stations régionales les plus proches se trouvent à plusieurs dizaines de kilomètres. La Lucine, le Demi-Deuil (des papillons), et tous les animaux inféodés aux milieux chauds et secs sont dans le même embarras ; du haut de ses 240 mètres, Baives est leur récif.

Les calcaires qui composent le mont sont justement qualifiés de récifaux. Ils se sont lentement déposés au cours du Dévonien, il y a 370 millions d'années (la mer recouvrait alors la région), jusqu'à former un récif corallien. Une telle curiosité, ça méritait bien « deux étoiles » à l'Inventaire régional du patrimoine géologique. Les locaux, eux, n'ont pas attendu cette distinction pour valoriser le site. Ils ont vite compris qu'avec ce calcaire dur, tirant sur le bleu, ils tenaient quelque chose. De la chaux, d'abord, comme l'indique ce vieux four du <sup>XIII</sup><sup>e</sup> siècle. Des pierres de taille, ensuite, comme le prouve la carrière abandonnée (savaient-ils seulement que cette « pierre bleue » finirait par faire la fierté de tout un terroir ?). Des prairies maigres\*, enfin, qu'il a fallu créer. En effet, le site fut déboisé puis géré par une rotation connue sous le nom de « dent-fer-feu » : la dent du mouton arrachait l'herbe, le fer des outils coupait les rejets\* ligneux, le feu brûlait le reste de la végétation.

Si Baives est aujourd'hui un écrin de nature, nous le devons en partie à ces activités ancestrales. Une colonie de Grands Murins (des chauves-souris) a réinvesti le four, quelques pieds du très rare Œillet des chartreux se sont installés sur les parois de la carrière, et un cortège de plantes calcicoles s'épanouit aujourd'hui dans les pelouses et les prairies. En raison de la déprise agricole d'après-guerre, ce sont désormais les agents du Parc naturel régional de l'Avesnois et du Conservatoire d'espaces naturels Hauts-de-France qui les entretiennent. Dans un coin de leur tête, c'est sûr, ils doivent remercier leurs prédécesseurs Baivois de leur avoir soufflé l'idée.